



théâtre

Philippe Caubère

L'épilogue à l'homme qui danse

C'était couru d'avance, il ne pouvait terminer l'aventure autrement qu'en deux parties. Nous n'allons pas nous en plaindre. Cela ressemble à ces adieux sur le pas de la porte. Et le dernier baiser claque. Celui de Ferdinand Faure, son personnage, claque très fort sur la joue des spectateurs. Le plateau nu, la poursuite sur une feuille de papier, la voix de l'artiste refaisant celle de Claudine, sa mère, dans une belle déclaration d'amour, dit à ce public qui fut si fidèle « Maintenant, laisse les, laisse les dormir. » On va avoir du mal... Mais l'œuvre théâtrale de Caubère a tant marqué son époque, qu'elle perdurera. Revenons à cet « Epilogue » en deux parties. Chacune a un style particulier. La première, « La ficelle » peut dérouter, or elle rend palpable le travail du comédien. Caubère rappelle qu'il fait du théâtre et non du « one-man-show ». L'artiste vidé est devenu incapable de jouer les autres, Ariane, Claudine... Alors, il se sert d'une ficelle qui traîne sur le plateau. Tous les codes du théâtre, dont le plus important, l'imaginaire, lui viennent en aide. Il n'est pas tendre avec lui, taquine son public. « Il y en a qui sont là depuis 25 ans ? » Des doigts se lèvent dans la salle. « Ho la la ! », s'exclame-t-il en regardant la salle. Il termine en revenant à son histoire du théâtre, convoquant le metteur en scène de « Lorenzaccio 78 », un des plus beaux flops du festival d'Avignon. Là, on retrouve son monde enchanté. La seconde partie, « La mort d'Avignon », est une ode au théâtre. Ferdinand sur la scène du Palais des Papes écoute Georges Wilson parler du vent, du public d'Avignon, du jeu. Puis arrivent Paul Puaux et sa pipe. Il évoque Vilar, Noiret, Sorano, et surtout ce fantôme qui hante à jamais les murs du Palais et nos mémoires, Gérard Philippe. C'est jouissif... Mauriac, De Gaulle, Sartre, Micheline, Claudine, Madame Colomer... Tout le monde est là pour assister à la débâcle de Ferdinand dans « Lorenzaccio ». Et le mistral emporte sa voix sur laquelle se superpose celle de Gérard Philippe. Caubère termine en beauté son œuvre. On crie bravo, mais on dit surtout : Merci. ■

© Michèle Laurent

[théâtre]

Marie-Céline Nivière

Rond-Point - Renseignements page 42.